



# LIGUE DES TRAVAILLEUSES DOMESTIQUES, LIGUE DES OUBLIÉES

Magali VERDIER

Membre de l'Organe d'Administration de l'Université des Femmes

La crise sanitaire inédite de la COVID 19 a provoqué un séisme socio-économique de par le monde entier pour des pans entiers de la société déjà sur le fil bien auparavant. Le MOC (Mouvement Ouvrier Chrétien) de Bruxelles a souhaité donner la parole à ceux et celles absent-e-s des radars des médias *mainstream*. Parmi les laissés-pour-compte, il a voulu mettre à jour la réalité des travailleuses domestiques de la Ligue des travailleuses domestiques de la CSC Bruxelles subissant de plein fouet le confinement. Elles ont écrit des lettres témoignant de leur ressenti, de leur quotidien, leur colère, espoir et désespoir.

Ce sont quatre lettres de colère, quatre lettres de crainte, quatre lettres d'incertitude économique et relationnelle, quatre lettres d'amour envoyées à celles et ceux qu'elles ont laissé dans « leur là-bas ».

Ce sont des « Lettres adressées à tout-e-s celles et ceux qui ne nous voient pas ! », comme le dit l'une des autrices, celles qui ne sont pas vues mais qui sont pourtant si indispensables pour combler les failles de l'État, « bonnes » à tout faire, « bonnes » d'enfants, mais socialement, il leur est renvoyé qu'en fait, elles ne sont pas « bonnes » à être gardées ni même à être consultées sur leur devenir, dès lors que la crise survient.

Rejetées par leurs employeurs comme par les institutions en charge de la régularisation, celles qui sont sous-payées, sous-dotées de droits mais indispensables pour externaliser certaines tâches, sont aussi traitées de manière sous-citoyenne.

Ces quatre lettres résonnent comme un appel à reconnaissance, et nous renvoient à l'exigence que nous devons avoir de nous engager humainement à leurs côtés comme elles s'engagent quotidiennement aux nôtres.

## 15 MARS 2020

À mes superbes filles,

J'espère que vous allez bien depuis cette pandémie qui fait le tour du monde. Je vous écris à toutes les deux et j'espère que vous serez en mesure de lire ceci. Bien que je veuille cacher ma situation actuelle ici, je pense que vous êtes toutes les deux assez mûres pour comprendre ce qui va se passer à l'avenir. Je dois dire que le coronavirus m'a frappé de plein fouet. Outre la peur de tomber malade ici en sachant que je suis sans papiers, je n'ai pas le droit d'obtenir une assurance médicale, c'est pourquoi il est très difficile pour moi d'être malade en Belgique. Je ne sais même pas si le gouvernement ici s'occupera de moi si je tombe malade. Cela m'a frappée d'autant plus durement que je pensais que la famille que je servais, dont je m'occupais depuis plus de 5 ans, travaillant comme une folle 45 heures par semaine, du lundi au samedi et en étant payé 7€ de l'heure, finirait par s'occuper de moi au moins pendant cette période difficile. Je suis restée avec eux pendant ces années parce que j'ai appris à les aimer malgré le fait que je sois sous-payée. Quand ils m'ont dit que j'allais arrêter de travailler pour eux parce

qu'ils ne pouvaient plus me payer, ils ne se sont même pas souciés de me demander comment j'allais vivre correctement. J'ai un appartement à payer chaque mois, je dois me nourrir, et surtout, je soutiens des familles aux Philippines, sachant que vous êtes aussi touchées par cette pandémie. Je ne sais pas ce qui va nous arriver à partir de maintenant...

Marilou

## 18 MARS 2020

Lettre adressées à tout-e-s celles et ceux qui ne nous voient pas !

Je m'appelle Maria. J'ai juste une petite histoire à propos de ma situation, la même que celle des personnes qui luttent contre la crise et qui essaient de survivre sans travail, sans salaire et bien sûr sans chômage temporaire. Ce n'est pas la même chose avec les travailleurs qui ont des papiers légaux et un permis de travail... Qui vous a dit de travailler en Belgique ? Personne, mais nous prenons le risque de voyager en tant que travailleurs d'outre-mer pour aider notre famille. Ma famille, mes enfants pour

leur donner un bon avenir, pour soutenir leurs besoins, paiement dans les écoles, projets dans les écoles, nourriture, allocation, vêtements, etc. C'est pourquoi nous sommes ici en Belgique, même si c'est très dur pour nous d'être loin d'eux. Je ne pense qu'au jour où je serai avec mes enfants, ma famille et que ce jour nous pourrions nous serrer dans les bras et rire ensemble. J'ai travaillé comme aide auprès de la famille diplomatique pendant 7 ans, mais après cela, mon contrat s'est terminé. Heureusement, j'ai pu continuer à travailler ici en Belgique tant que j'avais quelqu'un pour continuer mon permis de travail. J'ai essayé de traiter tous mes documents mais j'ai été refusée plusieurs fois. Je suis donc devenue l'une des personnes immigrées sans-papiers pendant un an. Dans cette situation de coronavirus, pour les immigrés sans papiers comme moi, il est difficile de dire que nous pouvons survivre sans permis de travail. Pas de travail, pas de salaire, pas de chômage, pas de nourriture, pas de salaire pour louer l'appartement, pas d'envoi d'argent pour subvenir aux besoins de nos enfants, mes enfants.

Mariane

## 27 MARS

Chère J.,

Comme je te l'avais déjà écrit, je suis arrivée à Bruxelles il y a 6 mois avec ma petite fille de 9 ans, avec nos valises pleines de rêves à la recherche d'une meilleure qualité de vie. Elle voulait apprendre plusieurs langues et connaître d'autres cultures ; mais nous avons surtout fui les plus hauts niveaux de corruption, de criminalité et d'insécurité qui avaient infesté le quartier où nous vivions (considéré comme l'un des plus dangereux de la capitale), la vie dans notre pays bien-aimé était trop chère et même si je suis une professionnelle et que j'avais un emploi sûr, les perspectives d'avenir n'étaient pas très encourageantes, d'autant plus que j'étais une mère célibataire. Ma sœur et sa famille (qui est venue il y a quelques mois) nous ont accueillis dans leur appartement et nous ont apporté un soutien financier complet. Il n'a pas été facile de trouver un emploi, le principal obstacle est la langue ; mais j'en ai finalement obtenu un

cette année (en m'occupant d'un bébé). Depuis notre arrivée, j'étais heureuse de voir ma fille et mes neveux progresser à l'école ; entre ma sœur, mon beau-frère et moi, nous pouvions couvrir les dépenses mensuelles.

Tout cela semblait très encourageant, mais soudain nos rêves ont été anéantis. Jenny, la pandémie ne fait pas que causer des décès dans le monde entier, elle tue aussi l'économie des plus pauvres, ainsi que nous, les migrants sans papiers, qui sommes en situation irrégulière dans ce pays et qui avons été renvoyés chez eux par nos employeurs à partir du 13 mars et jusqu'à nouvel ordre. Dans mon cas, mes employeurs ne m'ont même pas appelé pour me demander comment j'allais, si j'avais besoin de quelque chose, si j'avais de la nourriture. Pourtant, ils connaissent ma situation réelle. Ils savent aussi que j'ai une petite fille.

C'est à partir de là que commence notre cauchemar, car tout le temps où nous ne travaillons pas ne sera pas payé, le peu d'argent dont nous disposons s'épuise en achats alimentaires ; de plus, la panique s'est emparée de la plupart des supermarchés et des établissements qui n'acceptent pas l'argent liquide. On ne peut y acheter qu'avec des cartes de crédit, ce que nous n'avons pas donné notre situation légale dans le pays.

Je commence à désespérer non seulement à cause du virus mais aussi de la façon dont nous pourrions survivre sans argent, sans pouvoir envoyer une pension alimentaire à ceux que nous laissons dans notre pays d'origine et qui dépendent de nous ; comme tu le sais, j'ai ma mère qui a 69 ans, dont l'âge la rend vulnérable à ce virus et je crains beaucoup pour sa santé, et dans le cas de ma sœur, son fils, qui lorsqu'il a atteint sa majorité en Belgique, ne pouvait pas étudier ici et a voyagé en Espagne, un pays où il étudie et vit avec l'argent que ses parents lui envoient chaque mois.

Mon amie, je n'ai pas l'intention de t'inquiéter ; je veux juste me défouler et libérer la tristesse que je ressens en voyant tant d'indifférence, de manque d'empathie et de solidarité de la part de ceux qui ont la possibilité d'aider et qui ne le font pas.

Pilar

## 15 AVRIL

Chère N.,

Comme tu le sais le Corona virus nous a aussi frappés à Bruxelles. Je ne me souviens plus de la date exacte de la fermeture en Belgique. Mais je me souviens de ce jour où mon employeur m'a dit de ne pas aller au travail. La première chose qui m'est venue à l'esprit est de savoir comment je vais payer mon loyer. Je partage mon appartement avec deux autres philippines qui se trouvent dans la même situation que moi, sans papier. Mais Dieu est bon, j'ai reçu l'aide d'amis et même de personnes que je ne connaissais pas qui sont entrées en contact avec moi à travers le syndicat et qui se soucient de la situation des travailleurs sans papiers.

Avec la crise du Corona, figure-toi que j'ai fait des masques. Je ne sais pas si tu étais au courant, mais en plus d'être coiffeuse, je sais aussi coudre. Avec la situation économique difficile des Philippines, j'avais commencé à travailler à l'âge de 18 ans dans un petit magasin de vêtements comme tailleur. Pendant mes pauses, j'ai appris à coudre et à utiliser la machine à coudre. Avant d'arriver en Belgique, je travaillais dans une usine de vêtements où j'y ai appris à coudre. C'est cette compétence qui m'a aidée à traverser cette crise du corona virus. Au lieu de ne rien faire et de m'inquiéter de ce qui allait m'arriver, j'ai décidé de fabriquer des masques de protection. J'ai une machine à coudre, j'ai trouvé des bouts de tissus et voilà, j'ai commencé à coudre des masques de protection. Une personne très gentille d'une ONG qui m'a également aidée à payer mon loyer m'a proposée de m'apporter du textile et d'autres tissus. Je fabrique les masques et quand ils sont terminés, elle les reprend. Jusqu'à maintenant, j'ai déjà fabriqué 450 masques. Je remercie Dieu et je prie toujours pour qu'il nous guide et nous protège de ce virus corona. Restons tous chez nous. Prends bien soin de toi.

Ching Sapallo ▪